

cR

Centro
de Referência
Paulo Freire

**Este documento faz parte do acervo
do Centro de Referência Paulo Freire**

acervo.paulofreire.org



InstitutoPauloFreire

PAULO FREIRE

(1921-1997)

Paulo Freire n'est plus. Dans toutes les classes d'école du monde, imperceptiblement, l'air s'est raréfié; dans tous les continents, les enseignants, inconsciemment peut-être, ont senti la tristesse les envahir un instant, avant de reprendre leur tâche avec un surcroît de conviction et d'énergie.

Enseigner l'autonomie, enseigner l'espoir à l'opprimé: cet homme savait, tel Bolívar, que l'éducation est la clef de la liberté. Paulo Freire, pédagogue de la libération, a été emprisonné et exilé par ceux qui avaient peur des hommes prenant en main leur destin.

Paulo Freire était poussé par l'urgence du changement: il n'a jamais oublié que, comme l'écrivait Salvador Ortiz-Carboneres, «la nuit est longue pour ceux qui attendent le jour».

Offrir la technologie, certes, mais, avant tout, la tendresse. Avant tout, des sourires et de l'affection pour éviter l'univers glacé, détraqué, des machines. Forger une conduite, contribuer à l'accession de chacun à la pleine et entière souveraineté individuelle. Que chacun, à la fois indépendant et critique, avance en gardant pour repères ces feux qui brillent tout là-haut — étoiles qu'on n'achète ni ne vend.

Il y a quelques mois, j'écrivais, pour sa biobibliographie, ces lignes: «La longue, étincelante trajectoire de Paulo Freire dans l'art d'enseigner a fait de lui une figure de légende. Il n'y a de pédagogie que par l'amour — et l'inquiétude. Celle qui conduit tout être humain, homme ou femme, à cet exercice périlleux: assumer ses responsabilités, prendre ses décisions sans ingérence extérieure, en suivant une ligne de crête entre l'ombre et la lumière, l'opacité et la clarté — là où la liberté est l'essence, la cime et la raison de chaque vie.»

Un jour, dans un petit village du sud du Soudan, en avril 1995, j'ai dédié à mon ami Paulo, l'enseignant des enseignants, un poème: «Ceint pour toujours de ces mangliers, / de ces baobabs et de ces acacias, / je ne penserai plus qu'à tes yeux / de gazelle blessée, / fillette de la solitude / et de la distance. / Je pars / vêtu de boue et de paille, / car ta case / occupe / à présent / tous les espaces / de ma maison. / Nos maisons débordantes / et la tienne démunie. / Tout le reste / est sans importance, / il ne faudra pas que je l'oublie. / Ah, me rappeler / ta case vide, / pleine d'amour et de sourires!»

Les géants de l'esprit meurent sans jamais disparaître. Ils deviennent invisibles, c'est tout. Leur leçon est la plus haute: ils ont donné l'exemple.

FEDERICO MAYOR

Paris, le 4 mai 1997